

Jean-Baptiste BONNARD, *Le complexe de Zeus.  
Représentations de la paternité en Grèce ancienne*

Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, 254 p. (« Histoire ancienne et médiévale » 76), 25 €.

Louise Bruit Zaidman et Jean-Baptiste Bonnard

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5240>  
ISSN : 2105-2573

**Éditeur**

Armand Colin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2007  
Pagination : 115-118  
ISBN : 978-2200-92332-7  
ISSN : 0035-1423

**Référence électronique**

Louise Bruit Zaidman et Jean-Baptiste Bonnard, « Jean-Baptiste BONNARD, *Le complexe de Zeus. Représentations de la paternité en Grèce ancienne* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 18 janvier 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5240>

---

Jean-Baptiste BONNARD, *Le complexe de Zeus. Représentations de la paternité en Grèce ancienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, 254 p. (« Histoire ancienne et médiévale » 76), 25 €.

« Aspects du discours grec sur la paternité tel qu'il se donne à voir sous les aspects du mythe et du discours biologiques ». C'est dans ces termes que J. B. Bonnard dénit cette partie de sa thèse sur « La représentation du père dans la cité » qui constitue le livre. La thèse elle-même se présentait comme une « contribution à l'étude de l'imaginaire dans la Grèce archaïque ». « Discours », « représentation », « étude de l'imaginaire », autant d'indications qui contribuent à situer l'auteur dans une ligne de recherches anthropologiques illustrée ces vingt dernières années par de nombreux chercheurs, beaucoup autour du Centre Louis Gernet (on pensera à Nicole Loraux et au sous-titre des *Enfants d'Athéna : Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, et à son premier chapitre : « L'imaginaire des autochtones »). En même temps, l'ouvrage prend place dans le champ ouvert par l'histoire des rapports sociaux de genre, en éclairant l'étude de la domination masculine par l'analyse des représentations de la paternité.

L'introduction passe en revue les études sur la paternité dans le domaine des psychologues, sociologues, anthropologues, historiens pour constater qu'ils ont abordé le sujet dans des perspectives diverses qui ne concernent le plus souvent que très partiellement le point de vue adopté ici. Les historiens de la famille et surtout l'histoire des femmes, à partir des années 1960 sont par contre conduits à étudier la place des femmes par rapport aux hommes grecs et aux pères en particulier. L'A. se propose d'explorer deux domaines qui intéressent les représentations de la paternité en Grèce ancienne : l'analyse des mythes et l'histoire des sciences. Deux domaines apparemment très éloignés, pourtant, de l'utopie de la reproduction solitaire qu'évoquent ou développent les mythes relatifs à la paternité, aux théories biologiques et médicales qui traitent de la place des femmes et des hommes dans la reproduction, on retrouve, sur le fond, la même dépréciation de la fonction maternelle. Une des originalités de ce travail réside précisément dans ce rapprochement qui met en évidence la continuité, d'un mode de discours à l'autre (sans oublier sa dimension iconographique) d'un modèle de représentation du masculin et du féminin.

Deux grandes parties développent l'apport de ces deux types de sources à l'étude de l'imaginaire de la paternité en Grèce archaïque et classique.

La première, analyse, à travers une étude systématique des mythes, les rêves masculins de paternité solitaire. Le chapitre 1 examine « les paternités divines extraordinaires » dans lesquelles Zeus, « le père des dieux et des hommes », joue un rôle éminent, qu'il s'agisse des naissances les plus connues : celles d'Athéna ou de Dionysos ; ou de celles d'Agdistis et d'Aphrodite (selon certaines versions du moins). Ainsi, le « dieu paradigmatique de la fonction paternelle et du pouvoir » (p. 63), lorsqu'il s'essaie

à engendrer seul, produit des enfants proches de la perfection, alors que les tentatives d'Héra aboutissent à des résultats monstrueux ou difformes (Typhon ou Héphaïstos, le dieu boiteux). Mais avant Zeus, Ouranos, châtré par son fils Cronos d'un coup de serpe a produit une abondante et redoutable postérité comme l'indique Hésiode dans la *Théogonie*. En effet, du sang de sa blessure qui a coulé sur la terre jaillissent les Nymphes des frênes, mais aussi les Erinyes vengeresses, tandis que du membre tombé dans la mer naît Aphrodite.

Quant aux héros autochtones (ch. 2), « sortes d'intermédiaires entre les dieux et les hommes, inscrits dans le cadre géographique et politique des cités », ils ont pour fonction « d'enraciner une communauté dans un territoire et de lui conférer une identité politique en la rattachant à un ancêtre commun, toujours de sexe masculin » (p. 65). Le mythe de Cadmos, qui concerne la fondation de Thèbes est un exemple de « survalorisation de la paternité (p. 80) ». La terre d'où naissent les Spartes, les guerriers nés des dents du dragon d'Arès, n'est pas une déesse mais la terre cultivée d'où sort la moisson d'hommes en armes. Le mythe d'autochtonie le plus connu est celui d'Athènes, avec le mythe d'Erichthonios/Erechthée. Il connaît son âge d'or au v<sup>e</sup> siècle et plus précisément entre 430 et 420 au moment où est construit l'Erechtheion sur l'Acropole (cf. N. Loraux, *Les enfants d'Athéna*, p. 130 et sq.). Il est déterminant dans la définition de la cité yenneté et annihile le rôle des femmes dans la reproduction. Erichthonios, issu du sperme d'Héphaïstos et du sol de l'Attique, trouve en Athéna qui l'accueille à sa naissance (cf. l'iconographie qui montre la déesse lui tendant les bras), plutôt une figure paternelle (c'est le « père social » qui accueille l'enfant lors des Amphidromies) qu'une figure maternelle. « Ainsi l'Autochtone a-t-il deux pères, le biologique, Héphaïstos, et le social, Athéna (p. 86) ». « Le mythe d'Erichthonios permet de résoudre la contradiction » qu'il y a à « s'appeler collectivement « Athéniens » (c'est-à-dire « enfants d'Athéna ») en terre de filiation patrilinéaire » ; après Cécrops, fondateur de l'ordre civilisé, le mythe d'Erichthonios instituait l'ordre politique et plaçait la survalorisation de la paternité au fondement de l'idéologie civique (p. 88) ». À Athènes, à Thèbes et ailleurs, l'autochtonie fonde l'ordre du civilisé comme l'ordre du politique, elle agit en manipulant les représentations de la paternité (p. 100).

Dans le monde des hommes et non plus des dieux et des héros (ch. 3), le fantasme de paternité solitaire, assumée dans la tragédie par différents héros (notamment Jason et Hippolyte), trouve aussi un écho dans des récits utopiques, ainsi les premiers hommes évoqués par le personnage d'Aristophane dans le mythe de l'androgynie du *Banquet* de Platon. La métaphore du sillon, qui désigne le sexe de la femme comme sillon à labourer et ensemercer (comme dans la formule de dation en mariage), apporte une autre preuve du caractère collectif de ces représentations. L'auteur montre comment « l'usage de cette métaphore est sous-tendue par le thème implicite de la supériorité de la paternité » (p. 105). D'Homère à

Plutarque, cette image apparaît dans le contexte d'une union sexuelle. Le modèle en est le discours d'Apollon dans *Les Euménides* d'Eschyle, où le dieu déclare que la mère n'est qu'un terrain où sème le père. Très courante chez les Tragiques, cette métaphore se retrouve chez les philosophes. Dans le *Méneuxène* de Platon, la Terre apparaît comme mère paradigmatique (interprétation contestée par N. Loraux, comme le relève l'A.). S'attardant sur la recherche de l'origine de cette métaphore, devenue un *topos*, l'A. s'arrête à celle que propose A. Motte (dans « Terra mater, Diva matrix » in *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la Religion à la Philosophie*, Bruxelles, 1975), qui voit sa source dans la figure de Gaïa, puissance cosmique primordiale et entité au pouvoir génésique presque illimité : « la terre n'a pas que les apparences d'une femme, elle est la femme par excellence ». Mais l'A. voit ailleurs une autre origine possible. L'idée que « la semence est engendrée par le mâle, tandis que la femelle fournit le lieu », se trouve déjà chez Anaxagore et chez d'autres naturalistes. Il se pourrait que le paradigme des *Euménides* soit la transposition, sur la scène tragique, des questions posées par les théories hippocratiques qui contredisent ce qu'on avait pensé jusque-là.

La deuxième partie du livre est précisément consacrée à examiner les conceptions grecques de la paternité à travers les théories philosophiques et médicales, depuis les Présocratiques jusqu'à Aristote. L'auteur présente dans trois chapitres successifs correspondant à trois *corpus* différents, la façon dont la pensée médicale a pensé le processus de la reproduction humaine : les théories des Pré-socratiques, celles du *Corpus hippocraticum*, celles de Platon et surtout d'Aristote.

La réflexion des Pré-socratiques est organisée autour de trois questions centrales (ch. 4) : l'origine de la semence, la détermination du sexe de l'embryon et l'hérédité. L'A. montre qu'à propos de l'origine de la semence, qu'elle vienne seulement du père ou qu'elle soit attribuée en partie au père, en partie à la mère, c'est toujours la supériorité de la semence paternelle qui est l'essentiel. La semence féminine, si elle existe (duplicité de la semence) n'est au mieux qu'un aliment de la semence masculine (p. 132). Quant au rôle du père dans la détermination du sexe de l'embryon, quels que soient les critères retenus, c'est au père que se rapportent les valeurs « positives » mises en œuvre dans le processus de la génération : droite, chaleur, vitesse, force. À la mère, et plus généralement au féminin sont au contraire associés le côté gauche, le froid, la lenteur et la faiblesse. Le sexe de l'enfant dépendra de la qualité qui aura prévalu. Les conceptions présocratiques de l'hérédité telles que l'analyse de l'opinion d'Empédocle, de Démocrite, de Parménide et d'Anaxagore permettent de les reconstituer, montrent à leur tour, quelles que soient leurs contradictions, « une survalorisation considérable du rôle du père » (p. 144).

Les médecins hippocratiques se sont à leur tour intéressés à l'embryologie, partant plutôt d'une base empirique que de modèles philosophiques généraux comme l'avaient fait leurs devanciers. Ils admettent que les

femmes participent activement au processus de la génération, ainsi que l'existence d'une semence féminine nécessaire à la conception. De cette dualité de la nature de la semence s'ensuit logiquement l'idée que « le père comme la mère concourent à la détermination du sexe de l'embryon ». L'auteur *Du Régime* établit une typologie distinguant trois catégories de garçons et de filles selon la part en chacun de la semence masculine et de la semence féminine (cf. tableau p. 156), Et pourtant, l'A. montre que cette doctrine de la duplicité des semences ne va pas jusqu'à envisager une parité du père et de la mère dans la procréation. « La *Collection hippocratique* est en effet parcourue par le tenace préjugé de la supériorité du père sur la mère dans le domaine de la conception, préjugé qui ressortit, de manière plus générale à celui de l'infériorité de la femme » (p. 157). L'impossible parité des rôles paternel et maternel dans la génération tient à l'existence de l'utérus, organe-réceptacle responsable de la plupart des maladies des femmes et de la stérilité.

Chez Aristote en n, les conceptions biologiques de la paternité sont une synthèse de la pensée grecque dans ce domaine. Héritière de la rationalité du *corpus hippocraticum*, la pensée du Stagirite est aussi marquée par la visée naturaliste du philosophe. Concernant les rôles respectifs du père et de la mère dans la génération, il justifie l'existence des deux sexes en affirmant la supériorité du masculin. L'opposition des rôles maternel et paternel doit surtout, dit l'A., être comprise dans le cadre philosophique général de la théorie des causes : le père est la cause efficiente, la mère, la cause matérielle... L'A. conclut une analyse détaillée des traités biologiques d'Aristote en observant que « les conceptions aristotéliennes de la génération sont en quelque sorte un modèle de dualité : de même que le contraire du mâle est la femelle, la mère est le contraire du père » (p. 191). La théorie d'Aristote est à mettre en relation avec le préjugé de la société grecque sur l'infériorité de la femme. Elle marquera jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle les idées sur la génération humaine.

Le livre de Jean-Baptiste Bonnard, dans cette deuxième partie, se situe dans un courant d'intérêt nouveau pour la signification anthropologique des traités biologiques et médicaux, dans la lignée des travaux, en histoire ancienne, d'Helen King ou, plus récemment, de Lydia Bodiou ; son originalité réside dans le fait de montrer comment se construit à travers eux les représentations du masculin et du féminin et comment la survalorisation de la paternité, « à l'image d'un monde peuplé de pères et de fils, comme l'est dans l'ordre du réel, le corps politique » (p. 115), traverse les périodes archaïque et classique ainsi que les types de discours, nourris par le même « imaginaire social ».

Louise BRUIT ZAIDMAN,  
Université Paris 7 – Denis Diderot.